



**HAL**  
open science

**Pacification des rapports sociaux par le jeu, régulateur  
des luttes concurrentielles de pouvoir : de l'homme grec  
à l'homme moderne, les regards croisés de Friedrich  
Nietzsche et de Norbert Elias**

Jean-Michel Pouget

► **To cite this version:**

Jean-Michel Pouget. Pacification des rapports sociaux par le jeu, régulateur des luttes concurrentielles de pouvoir : de l'homme grec à l'homme moderne, les regards croisés de Friedrich Nietzsche et de Norbert Elias. Jeu, compétition & pouvoir, CREG, Sep 2010, Toulouse, France. pp.29-41. hal-01999962

**HAL Id: hal-01999962**

**<https://hal.parisnanterre.fr/hal-01999962v1>**

Submitted on 6 Mar 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

# JEU, COMPÉTITION ET POUVOIR DANS L'ESPACE GERMANIQUE

Articles réunis par  
Mechthild Coustillac et Françoise Knopper

© L'Harmattan, 2012  
5-7, rue de l'École-Polytechnique, 75005 Paris

<http://www.librairieharmattan.com>  
[diffusion.harmattan@wanadoo.fr](mailto:diffusion.harmattan@wanadoo.fr)  
[harmattan1@wanadoo.fr](mailto:harmattan1@wanadoo.fr)

**Pacification des rapports sociaux par le jeu, régulateur des luttes concurrentielles de pouvoir : de l'homme grec à l'homme moderne, les regards croisés de Friedrich Nietzsche et de Norbert Elias**

Le thème du jeu est en soi un objet d'étude très fécond pour la sociologie qui étudie les interactions au sein des groupes humains, il permet notamment une modélisation des rapports sociaux, on parle alors de jeu social doté de règles propres. Associée à la notion de compétition et de pouvoir, la thématique prend une dimension sociologique plus marquée encore. On pense par exemple aux travaux de Norbert Elias sur les « luttes de pouvoir ». Dans son œuvre majeure, *Sur le processus de civilisation*<sup>1</sup>, le sociologue établit la façon dont les « combats éliminatoires » de l'époque médiévale se soldent par une monopolisation de la violence légitime par des seigneurs puissants qui deviendront les monarques absolus de l'Ancien Régime. Conséquence directe de cette suprématie, la formation des États modernes ouvre la voie à la pacification de ces territoires et à ce qu'Elias nomme la civilisation des mœurs. L'intérêt réside ici moins dans la vision historique elle-même que dans la corrélation établie entre l'évolution de la structure sociale d'une part et de la structure mentale d'autre part : la pacification au sein de ces nouvelles entités territoriales que sont les États s'accompagne d'une évolution des mentalités, du psychisme des individus qui se civilisent et finissent par contracter un « habitus » civilisé. C'est précisément cette idée de pacification, dans sa double dimension sociale et psychologique, que nous proposons de mettre au centre de notre étude : nous nous demanderons dans quelle mesure jeu et compétition contribuent à pacifier les rapports sociaux. Dans une première étape, nous reviendrons avec Norbert Elias sur cette pacification induite par la centralisation du pouvoir qui marque la fin de l'époque féodale. Quelle en est la nature et quel rôle joue la compétition au sein d'une « configuration »<sup>2</sup> sociale modelée par les valeurs de la civilité

\* Université de Lyon 2.

1 L'ouvrage *Über den Prozess der Zivilisation*, paru à Bâle en 1939 en deux volumes mais passé inaperçu, sera réédité en allemand une première fois en 1969, puis en 1976 en édition de poche. Véritable bestseller, il a été réédité plus d'une vingtaine de fois depuis.

2 Norbert Elias a élaboré une théorie des configurations (*Figurationstheorie*) qui est l'un des piliers de sa sociologie. Le concept de configuration permet la modélisation des relations d'interdépendance entre les individus appartenant à

dans laquelle la violence est monopolisée par une instance centrale? Afin d'établir un contraste avec cette première configuration, nous en aborderons une seconde aux antipodes de la première : nous examinerons le cas de la Grèce antique par le biais du regard porté par Nietzsche dans un fragment datant de 1872 : *La compétition d'Homère*<sup>3</sup>. Le croisement des regards éliassien et nietzschéen se justifie par la similitude de leurs démarches : tous deux étudient les implications de l'organisation sociale sur le psychisme des individus. L'objectif de cette seconde étape consistera à montrer qu'au sein de cette société fondée sur l'*agôn* régnait un habitus compétitif aux vertus pacificatrices, que l'on confrontera avec le modèle de pacification par la constitution d'Etats au pouvoir civilisateur. Finalement, cette réflexion débouchera sur l'étude d'une dernière « configuration » plus proche de nous. En nous appuyant sur les travaux de Norbert Elias pionnier de la sociologie du sport, nous essaierons de voir dans quelle mesure l'émergence des compétitions sportives dans les sociétés démocratiques dans le courant du XIXème siècle peut être interprétée comme la résurgence de l'esprit de compétition hérité des Grecs.<sup>4</sup>

### La pacification par la monopolisation de la violence selon Elias : instrumentalisation et manipulation de la compétition

Dans *Über den Prozess der Zivilisation*, Elias établit le lien entre la formation des Etats absolutistes à la fin du Moyen-âge et l'évolution des mentalités en reprenant l'idée de Max Weber selon laquelle ces Etats seraient le résultat de la monopolisation de la violence légitime par des souverains sortis vainqueurs des luttes de domination de la période médiévale. L'originalité d'Elias réside dans le lien qu'il établit entre l'émergence de ces territoires policés, dans lesquels la seule violence légitime est celle exercée

une communauté donnée (nation, ville, classe sociale, famille,...). Cette théorie est présentée notamment dans l'ouvrage suivant :

Norbert Elias, *Was ist Soziologie?*, München 1970, p. 139-145.

Pour une présentation synthétique de la sociologie d'Elias, le lecteur français pourra se reporter à : Nathalie Heinich, *La sociologie de Norbert Elias*, Paris 2002 ; David Ledent, *Norbert Elias : Vie, œuvres, concepts*, Paris 2009.

3 Friedrich Nietzsche, « Homers Wettkampf », in : *Werke in drei Bänden* (Band 3), München 1976, p. 291-299

4 La valeur des développements qui suivent est plus théorique qu'historique : Nietzsche et Elias n'étaient pas des historiens, ils n'ont fait que questionner l'histoire pour dégager les mécanismes généraux régissant la vie des hommes en communauté. Nous prenons simplement appui sur leur pensée dans le but d'éclairer la thématique « Jeu, compétition et pouvoir » sans prétendre faire œuvre d'historien.

par les instances étatiques<sup>5</sup>, et le phénomène de pacification des mœurs. Devenue hors la loi, la violence privée recule peu à peu au sein de l'espace public; il s'ensuit une désaccoutumance croissante à toute forme d'agressivité physique entraînant la modification progressive de l'habitus social et sa transformation en un habitus civilisé, non guerrier. Plus généralement, les expressions extrêmes des émotions et des affects s'atténuent. Cette civilisation des mœurs contractée dans un premier temps au sein des élites, se diffuse ensuite dans l'ensemble de la population via la Cour, creuset et matrice des comportements civilisés. Elias explique ce phénomène de civilisation des mœurs au moyen des concepts liés d'autocontrainte et de contrainte externe (*Selbstzwang*, *Fremdzwang*) : au sein des sociétés étatiques, le niveau des autocontrôles des individus, c'est-à-dire leur aptitude à la maîtrise spontanée des pulsions et des affects s'accroît, la contrainte directe par une autorité extérieure devient superflue<sup>6</sup>. Au bout de quelques générations, la régulation des rapports sociaux a subi une mutation profonde : au sein de ces sociétés policées, les individus ont tendance à être auto-disciplinés et à limiter d'eux-mêmes l'expression de leurs émotions et autres pulsions violentes. Cette autodiscipline corporelle favorise la pacification des rapports sociaux qui deviennent beaucoup plus formels, codifiés, prédictibles : la société de cour dans laquelle la ritualisation est poussée à l'extrême (étiquette) en offre l'exemple le plus frappant. Dans un tel contexte, les luttes de pouvoir changent de nature ; à la dynamique aléatoire et chaotique des forces qui opposait seigneurs et vassaux à l'époque médiévale se substitue ce qu'Elias nomme le « mécanisme royal » (*Königsmechanismus*) : le jeu concurrentiel, la compétition pour les « chances de pouvoir » (*Machtchancen*) ne relève plus de la violence, elle est désormais entre les mains du monarque absolu qui favorise tour à tour les différentes classes dominantes rivales, noblesse et bourgeoisie, pour maintenir sa propre suprématie<sup>7</sup>. Les concurrents en lice, anciens guerriers curialisés devenus serviteurs du Roi, cherchent à obtenir pacifiquement les faveurs de ce dernier : les intrigues de la cour remplacent les combats armés. La maîtrise du jeu social est entre les mains de l'un des acteurs, le jeu concurrentiel se trouve faussé, manipulé à des fins de

5 Armée et police financées par le monopole des impôts, qui est complémentaire du monopole de la violence.

Cette introjection des interdits s'accompagne d'un renforcement des sentiments de peur, de pudeur, de gêne chez les individus. Ce phénomène a été exposé dans : Norbert Elias, *Über den Prozess der Zivilisation*, vol.1, Frankfurt/Main 1990, p. 397-409

7 Elias développe cette théorie élaborée à partir d'une étude de la société à l'époque de Louis XIV dans *La société de cour* (Norbert Elias, *Die höfische Gesellschaft. Untersuchungen zur Soziologie des Königtums und der höfischen Aristokratie*, Berlin 1969).

« monde préhomérique » dominé par la violence à l'état brut et un monde posthomérique « pacifié »<sup>14</sup>. Homère, mais aussi Hésiode, participent de l'émergence d'une « culture plus noble » dont la singularité est d'être le produit direct d'un « monde de lutte et de cruauté », d'un sombre univers dominé par les pulsions destructrices. Le génie des Grecs selon Nietzsche réside dans le fait d'avoir réussi à dompter cette nature sauvage sans la renier, d'avoir assumé l'héritage de violence et de cruauté, d'y avoir même puisé leur humanité comme à une source. Déjà s'esquissent les contours d'une forme de pacification, qui s'oppose à celle précédemment décrite sous l'absolutisme, reposant non pas sur la domestication de la nature pulsionnelle de l'homme par un pouvoir étatique mais sur sa stimulation par la compétition.

L'intérêt du fragment de Nietzsche réside précisément dans l'hypothèse selon laquelle la culture de la Grèce aurait été façonnée par un esprit, voire une éthique de la compétition d'origine guerrière : l'omniprésence de la guerre n'est certainement pas sans lien avec le développement de l'*agôn* comme principe de régulation pacifique des rapports sociaux au sein des différentes communautés de la Grèce antique. Dans un contexte marqué par des guerres incessantes, l'introduction des Jeux panhelléniques, qui « représentent en quelque sorte le symbole de la lutte entre les cités sur un plan pacifique »<sup>15</sup>, peut être considérée comme un acte pacificateur majeur et l'amorce d'une régulation sociale fondée sur la compétition et l'affrontement. Comparé au passage de la société féodale à l'absolutisme, qui se traduisait par une pacification forcée des anciens guerriers contraints de déposer les armes, l'institution des Jeux panhelléniques apparaît comme une transition plus « douce », plus « naturelle » vers une société pacifiée. En effet, la violence n'est pas brusquement déclarée hors la loi mais reste valorisée et utile socialement tout en faisant l'objet d'une régulation et d'un encadrement rigoureux. Au sein des diverses communautés de la Grèce antique en voie de pacification à partir du VII<sup>e</sup> siècle encore dominé par l'idéal guerrier, la force physique et l'éducation sportive continuent à occuper une place centrale, notamment à Sparte<sup>16</sup>. Tout se passe comme si ces communautés avaient conservé intacte la disposition naturelle de l'homme à l'agressivité et à la combativité, développée initialement par la

14 On retrouve cette idée d'une influence pacificatrice d'Homère dans la pensée contemporaine, notamment chez cette historienne de l'Antiquité qui écrit : « Les poèmes homériques déposent sur le seuil de l'histoire grecque des idéaux et des comportements exemplaires ». Violaine Vanoyeke, *La naissance des jeux olympiques et le sport dans l'Antiquité*, Paris 1992, p. 18.

15 *Ibid.*, p. 86

16 « L'éducation sportive occupe la première place », *ibid.*, p. 34 ; « éducation plus sportive qu'intellectuelle », *ibid.*, p. 36

guerre, pour la redéployer pacifiquement dans des affrontements d'abord corporels puis intellectuels, assurant ainsi la transition de l'*habitus* guerrier vers un *habitus* pacifique sans dommage pour l'équilibre psychique des individus.

Revenons au texte de Nietzsche pour tenter de dévoiler la clé de cette « réussite ». Le philosophe rappelle la distinction opérée par le poète Hésiode entre deux formes opposées d'envie (appelée *éris* en grec) : la première conduit les hommes à s'entredéchirer, la seconde les pousse au contraire vers la compétition pacifique, les encourage à se mesurer les uns aux autres dans un esprit d'émulation. C'est cette seconde forme d'*éris*, l'émulation, qui devient le fondement de la culture grecque posthomérique selon Nietzsche, la société toute entière adopte les valeurs de combativité, de rivalité au sens d'émulation, celles-ci ne se limitant plus seulement au domaine guerrier mais imprégnant progressivement tous les domaines de la vie sociale. Nietzsche fait de cette disposition pour la compétition le pilier, le moteur de toute la culture grecque : « Chaque don particulier exige le combat pour s'épanouir »<sup>17</sup>. La compétition au sens d'émulation a dans l'analyse que fait Nietzsche une fonction analogue à celle du principe de civilisation chez Elias : la compétition est le mode de régulation des rapports sociaux au sein de la société grecque au même titre que la civilité sous l'absolutisme. L'homme grec est façonné par une « éducation agonistique »<sup>18</sup> orientée vers le bien commun

Tous les Grecs éprouvaient dès l'enfance l'ardent désir d'être un instrument au service du salut de leur Cité dans la compétition entre Cités : c'est ce qui enflammait leur égoïsme, c'est ce qui faisait qu'il était bridé et circonscrit (*gezügelt und umschränkt*).<sup>19</sup>

Cette éducation par la compétition réalise l'indispensable intégration de l'individu dans la collectivité, non par la répression mais par la canalisation de l'égoïsme : l'autocontrôle – ainsi peut-on interpréter le couple « *gezügelt und umschränkt* » – n'est pas de l'ordre de l'acquisition de réflexes sous l'effet d'une contrainte externe répétée mais un acte volontaire : la récompense narcissique obtenue dans le combat lui-même – qu'il soit physique, intellectuel, artistique – suffit pour que l'individu s'autocontrôle, maîtrise de ses pulsions et affects apparaît moins problématique puisqu'un ordre social, qualifié par Nietzsche d'« ordre naturel des choses », en rise l'expression. Evoquant le domaine de la production artistique, il ligne à quel point l'idée d'envisager l'art comme étant le produit d'une

17 „Jede Begabung muss sich kämpfend entfalten“, Friedrich Nietzsche (note 3), p. 296

18 « agonale Erziehung », *ibid.*, p. 296

19 *Ibid.*, p. 296

compétition est étrangère à l'homme moderne. Pour ce dernier, le génie ne peut être que singulier alors que pour les Grecs il est pluriel

...dans un ordre naturel des choses il y a toujours plusieurs génies qui se stimulent mutuellement pour agir comme pour se maintenir dans les limites de la mesure. C'est le cœur de l'idée de compétition chez les Grecs : elle abhorre l'autocratie et en craint les dangers, contre le génie elle convoite pour s'en protéger – un second génie.<sup>20</sup>

On sait que la mesure est une vertu cardinale pour les Grecs. Les « limites de la mesure » dont il est question ici peuvent se traduire en termes éliassiens par autocontraintes, les protagonistes d'un système compétitif acceptent l'autocontrôle sans l'intermédiaire d'une instance externe, ils respectent l'adversaire, qu'il n'est pas question d'anéantir ou de soumettre mais de préserver, la rivalité est vécue comme un stimulant. D'où le souci de protection du système compétitif, Nietzsche appuyant son raisonnement sur la coutume politique de l'ostracisme à Athènes (V<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ), qui désigne le bannissement d'un individu hors de la cité pour une période de dix ans, décidée par une assemblée de citoyens (*ecclesia*) chargés d'inscrire sur des tessons de vases (*ostrakon*) le nom d'une personne dont l'exclusion semblait souhaitable pour garantir le bien public. On a longtemps cru que cette coutume était destinée à se prémunir contre d'éventuels tyrans et donc, comme le pensait déjà Nietzsche, à préserver une saine compétition politique au sein de l'aristocratie de l'époque ; en réalité, il semble qu'il se fût agi davantage d'une manœuvre destinée à écarter un adversaire politique. Cette coutume singulière n'en est pas moins révélatrice d'une certaine mentalité hostile à toute forme d'autocratie et de domination d'un individu sur la communauté. Deux raisons peuvent expliquer cette mentalité : d'abord la passion de l'affrontement perçu comme fin en soi et non comme moyen d'exclure l'adversaire ; à cela s'ajoute une raison d'ordre religieux : qu'un mortel puisse se mettre hors concours en s'élevant au dessus de ses semblables l'aurait placé à l'égal des dieux, ce que la mentalité grecque considérait comme un acte de démesure (*hybris*) propre à déclencher le courroux divin<sup>21</sup>. On mesure alors le fossé qui sépare l'habitus social chez les Grecs anciens, tout au moins dans une certaine phase de leur histoire, et l'habitus des sociétés sous l'Ancien Régime fondé sur la suprématie du monarque absolu détenant la maîtrise de la compétition entre ses sujets. Quoi de plus étranger à la pensée grecque que l'idée de monarchie de Droit divin, d'un homme envoyé de Dieu sur terre pour régner sur tous les autres ? Et l'on mesure du même coup à quel point cette société était imprégnée par un habitus d'émulation sans équivalent dans les sociétés d'Europe occidentale, du moins jusqu'à l'avènement des démocraties modernes.

20 *Ibid.*, p 296.

21 Nietzsche donne comme exemple le tragique destin de Miltiades.

### La résurgence de l'esprit de compétition dans les sociétés démocratiques : quelques remarques sur les compétitions sportives au début de l'âge moderne

A l'image de la vulnérabilité des acquis civilisationnels au XX<sup>e</sup> siècle mis en lumière par Elias, la compétition à l'âge de la Grèce antique apparaît comme une conquête fragile sous la plume de Nietzsche. Si le sociologue constate que l'Occident a connu des « poussées de décivilisation »<sup>22</sup> au XX<sup>e</sup> siècle, le poète-philosophe considère quant à lui que la Grèce est retombée dans la barbarie de l'époque préhomérique, surtout à partir d'Alexandre le Grand. Cette décadence est directement corrélée à l'abandon de l'esprit d'émulation : « sans l'envie, la jalousie et l'esprit compétitif, l'État hellénique dégénère de même que l'homme hellénique »<sup>23</sup>. Cet habitus compétitif aurait-il disparu sans laisser de traces ? N'a-t-il pas refait surface dans nos sociétés occidentales, qui sont aussi les héritières de l'Antiquité ? La renaissance des Jeux panhelléniques, rénovés sous la forme des Jeux Olympiques, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, constitue peut-être un indice d'une résurgence de l'ethos compétitif et peut-être même d'une transition vers une pacification fondée sur la compétition à l'image de la Grèce antique. Nous allons tenter d'examiner cette hypothèse en nous fondant sur les travaux de Norbert Elias sociologue du sport<sup>24</sup>.

C'est au sein des sociétés policées d'Ancien Régime fondées sur une stricte discipline des corps, des pulsions et des émotions, que fut acquis un niveau élevé d'autocontrôle ; cet habitus civilisé est devenu une espèce de seconde nature chez l'homme occidental. Comme souligné précédemment, Elias était conscient des effets indésirables occasionnés par ce façonnage du psychisme et des contraintes qu'il fait peser sur les individus en limitant leurs possibilités d'expression des affects. Ce n'est semble-t-il qu'au bénéfice du phénomène de démocratisation qu'a pu émerger, tout d'abord en Angleterre à partir des années 1830 dans les couches supérieures de l'aristocratie terrienne<sup>25</sup>, puis sur l'ensemble du continent, une nouvelle forme de pratique sociale, les compétitions sportives, présentées plus exactement comme une « sportification » des passe-temps et des jeux

22 « Entzivilisierungsschub », Norbert Elias (note 8), p. 7.

23 « ohne Neid, Eifersucht und wettkämpfenden Ehrgeiz [entartet] der hellenische Staat wie der hellenische Mensch », Friedrich Nietzsche (note 3), p. 299.

24 Norbert Elias, Eric Dunning, *Sport et civilisation La violence maîtrisée* Paris 1994.

25 On se reportera sur ce point à l'article suivant : Christian Pociello, « Quelques indications sur les déterminants historiques de la naissance des sports en Angleterre 1780-1860 », in : *Sport et société approche socio-culturelle des pratiques*, Paris 1981, p. 33-56.

traditionnels par Elias<sup>26</sup>. L'apparition de ces nouvelles pratiques est interprétée comme une réponse à un problème spécifique dans les « sociétés ayant un haut niveau de pacification »<sup>27</sup> ; ces pratiques servent de « correctifs complémentaires aux tensions peu excitantes de la vie sociale »<sup>28</sup>, elles compensent la « perte de satisfactions agréables associées à des formes de conduite plus simples et plus spontanées »<sup>29</sup>. Cela signifie que ces jeux de compétition sportive favorisent l'expression des émotions et des pulsions que la pacification par la centralisation du pouvoir avait bridée et dont ils rétablissent la légitimité. A la différence du duel, ces pratiques ne sont pas bannies de l'espace social, elles se déroulent au grand jour, elles sont acceptées et valorisées. Elias les désigne au moyen de diverses expressions : « simulacres d'affrontement », « combat contrôlé sur un champ de bataille imaginaire », « bataille mimétique contrôlée et non violente »<sup>30</sup>. Ces métaphores guerrières sont frappantes, elles montrent que la notion de combat, de lutte constitue l'élément central, tout se passe comme si la dimension agonistique caractéristique de l'habitus grec était réintroduite. Elias procède à une analyse du mécanisme de base de ces affrontements : instauration d'une situation de tension source d'excitation agréable pour l'acteur (ou le spectateur), montée progressive de cette tension qui finit par retomber au moment du dénouement, de la victoire libératrice. Au-delà de la symbolique évidente de l'acte sexuel, cette analyse appelle deux remarques. D'abord, on observe que l'affrontement devient une fin en soi et non plus un moyen. Cette autonomie retrouvée fait des combats sportifs des activités ludiques sources de plaisir. Se mesurer à autrui devient la finalité principale, et non plus prioritairement un moyen de conquérir ou d'affirmer un rang social. C'est ainsi que la pratique de l'escrime a pu progressivement supplanter celle du duel. On attend un plaisir, on veut « éprouver l'excitation agréable d'une lutte », combler ce besoin inhérent à la nature humaine que le penseur réaliste qu'était Elias exprime en des termes empreints d'une certaine résignation : « J'ai découvert que les êtres humains, mis à part l'excitation agréable du sexe, ont besoin d'autres formes d'excitation, dont l'excitation de la bataille »<sup>31</sup>. La seconde remarque touche à cette « quête de l'excitation »<sup>32</sup> dont on voit qu'elle rapproche l'homme civilisé de ses ancêtres grecs. Comme eux, il va tenter de codifier et de réglementer ces

26 Norbert Elias (note 24), p. 176.

27 *Ibid.*, p. 77.

28 *Ibid.*, p. 78.

29 *Ibid.*, p. 226.

30 *Ibid.*, p. 64.

31 *Ibid.*, p. 78.

32 *Quest for excitement* est le titre original de l'ouvrage d'Elias sur le sport écrit en collaboration avec Eric Dunning en anglais.

combats pour permettre à la nature violente et sauvage de l'homme de s'exprimer dans certaines limites pacifiques. La « tension » dont parle Elias correspond précisément à cette tentative de stimuler les pulsions agressives qu'il est en même temps nécessaire de canaliser et de limiter<sup>33</sup>. Une des différences majeures entre ces combats sportifs et les simples passe-temps des époques antérieures réside dans leur codification rigoureuse<sup>34</sup>. Les règles d'équité très strictes qui les caractérisent procèdent davantage de la nécessité de garantir un niveau de tension suffisant au déclenchement de l'excitation que d'un souci moral d'égalité ou d'une éthique de la loyauté : aucun concurrent ne doit pouvoir être en mesure de triompher trop rapidement ni trop facilement<sup>35</sup>, *a fortiori* d'établir une suprématie durable, ce qui serait une menace pour ces pratiques d'affrontement ; comme chez les Grecs, il s'agit de préserver une compétition source de stimulation et d'excitation.

Après avoir vu dans quelle mesure les combats sportifs renouent avec l'idéal de l'*agôn*, il nous faut nuancer ce point de vue et souligner les limites de cette convergence. Notons d'abord qu'à la différence des pratiques d'affrontement chez les Grecs, qui étaient la poursuite de l'activité guerrière sous une forme pacifiée, les affrontements de l'âge moderne ont une généalogie toute différente puisqu'ils répondent à une logique inverse : nés d'un besoin de compensation au sein d'une « société non excitante »<sup>36</sup>, ils permettent de « restaurer cette dose de tension qui est un élément fondamental de la santé mentale »<sup>37</sup> chez des individus pacifiés de longue date et soumis à une sévère discipline corporelle par un pouvoir central. Dans un cas, il s'agit donc de pacifier des individus violents, dans l'autre de réintroduire une certaine dose de violence chez des individus pacifiés ; dans les deux cas au moyen d'une compétition régulée. Par ailleurs, Elias aborde la question importante de la place de ces affrontements physiques au sein des sociétés modernes, il présente ces compétitions modernes comme une « enclave sociale où l'excitation peut être appréciée sans implication

33 Elias parle de « violence maîtrisée », cette maîtrise est rendue possible par le niveau élevé des autocontrôles au sein des sociétés modernes pacifiées depuis plusieurs siècles par un monopole de la violence légitime. Rien n'empêche d'imaginer que la compétition elle-même peut également avoir un effet de régulation des comportements.

34 La codification du duel également très rigoureuse était plutôt la marque du principe de civilisation des mœurs et de son exigence d'autocontrôle très poussé.

35 Elias relève les deux menaces qui pèsent sur les compétitions sportives : l'absence de tension due à une trop grande inégalité du rapport des forces entre les adversaires et la neutralisation de la tension en cas d'adversaires ne parvenant pas à se départager.

36 Norbert Elias (note 24), p. 94

37 *Ibid.*, p. 120

dangereuse pour la société et les individus »<sup>38</sup>. Autrement dit, d'après Elias, ces pratiques très encadrées, qui sont certes acceptées et valorisées, ne semblent constituer qu'un domaine à part dans la société, n'être qu'une parenthèse dans la vie des individus dont le principe majeur de régulation demeure le principe de civilisation des mœurs qui exige un contrôle et une maîtrise sans faille des comportements émotionnels et affectifs. Cette hypothèse mériterait toutefois vérification.

Il nous faut pour conclure tirer les enseignements des analyses précédentes dans une optique plus théorique qu'historique. Le croisement des regards d'Elias et de Nietzsche nous a permis de distinguer deux modes distincts de pacification incarnés historiquement par deux « configurations » sociales aux antipodes l'une de l'autre. Le premier mode de pacification se fonde sur la civilisation des comportements par la centralisation du pouvoir, la compétition y est utilisée comme un moyen de domination : à l'image du monarque écartant ses rivaux pour ensuite les soumettre à une compétition dont il garde la maîtrise, les acteurs sociaux dans leur ensemble aspirent à éliminer leurs adversaires pour asseoir une position sociale. La compétition prend la forme d'un jeu concurrentiel éliminatoire qui divise et désunit. Vus sous cet angle, les comportements civilisés découlant de cette pacification semblent motivés négativement par la crainte des représailles de l'instance de contrôle externe, révélant leur contrepartie négative déjà entrevue par Kant, qui y voyait l'expression d'une moralité de pure façade. La sensibilité psychologique de Nietzsche et d'Elias nous a permis de cerner une autre espèce d'effets pervers liés à la domestication des pulsions, au contrôle de l'expression des émotions, au « casernement » de la violence. Cette ombre au tableau de la civilisation, la contrainte des corps et l'amputation d'une dimension fondamentale de l'existence humaine est ressortie très nettement de la comparaison avec cet autre mode de pacification fondé sur l'esprit de compétition dans la Grèce antique. Au sein d'une configuration sociale dans laquelle le corps social dans son ensemble se soumet aux lois de la compétition, celle-ci possède un véritable pouvoir pacificateur : les individus s'autocontrôlent non pas parce que la peur du gendarme aurait développé en eux des automatismes civilisés, mais parce que la compétition l'exige : l'adversaire est un moteur et non un obstacle à éliminer, il est la condition *sine qua non* du développement des capacités de chacun<sup>39</sup>. Les comportements pacifiés issus de cet esprit de compétition au sens d'émulation semblent plus aptes à rapprocher les hommes, tandis que la pacification par la civilité/civilisation a tendance au contraire à les séparer. Finalement, la dernière étape de notre réflexion nous a montré comment

l'émergence des compétitions sportives dans les sociétés occidentales modernes renouait, au moins partiellement, avec l'esprit d'émulation et rétablissait dans ses droits la nature pulsionnelle de l'homme par la compétition. Toutefois, ces pratiques sembleraient plutôt avoir été greffées artificiellement sur le corps social, où elles ne jouent qu'un rôle compensatoire pour une vie sociale qui reste essentiellement régulée par le principe de la civilisation par la contrainte et la soumission. Encore qu'il ne s'agisse là que d'une hypothèse pour une investigation restant à faire sur la dualité et l'ambiguïté des comportements sociaux dans les sociétés occidentales contemporaines.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 121

<sup>39</sup> On retrouve l'idée kantienne selon laquelle les antagonismes sont le véritable moteur du développement des facultés humaines.